

F. Azouvi – A. Berthoz – P. Blanchard – I. Blauberg – A. Bouaniche
F. Caeymaex – M. Canto-Sperber – A. Cherniavsky – N. Cornibert – P. Corvol
M. Costa-Carvalho – A. Devarieux – J. Dolbeault – A. Fagot-Largeault (éd.)
L. Fedi – A. Feneuil – A. François – H. Fujita – J. Gayon – P. A. Y. Gunter
H.-J. Han – H. Hude – A. Janvier – É. Kenmogne – Y. Kisukidi – D. Lapoujade
F. Leoni – P.-A. Miquel – O. Moulin – J. Mullarkey – I. Podoroga
I. Prelorentzos – A. Prochiantz – A. de Ricqlès – C. Riquier
R. Ronchi – B. Sitbon-Peillon – Su-Young Hwang – D. Tellier
R. Tchoe – T. Trochu – P. Tuma – J.-L. Vieillard-Baron – M. Vollet
G. Waterlot – F. Worms (éd.)

ANNALES BERGSONIENNES IV
L'ÉVOLUTION CRÉATRICE 1907-2007 :
ÉPISTÉMOLOGIE ET MÉTAPHYSIQUE

Édité et présenté par Anne Fagot-Largeault
et Frédéric Worms
avec Arnaud François et Vincent Guillin

*Ouvrage publié avec le soutien des Célébrations nationales
Ministère de la Culture / Archives nationales*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Comité scientifique international des Annales bergsoniennes

Renaud Barbaras (Paris I), † Bento Prado Jr (U. de S. Carlos, Brésil), Florence Caeymaex (Liège), Jakub Capek (Prague), Marie Cariou (Lyon III), Arnaud François (Lille III), P. A. Y. Gunter (University of North Texas, USA), † Dominique Janicaud (Nice), Denis Kambouchner (Paris I), David Lapoujade (Paris I), Jean-Luc Marion (Paris IV), Paul-Antoine Miquel (Nice), Pierre Montebello (Toulouse II), Debora Morato (U. de S. Carlos, Brésil), John Mullarkey (University of Dublin, Eire), André Robinet (CNRS), Pierre Rodrigo (Dijon), Jean-Louis Vieillard-Baron (Poitiers), Frédéric Worms (Lille III).

Rédacteur : F. Worms (Lille III).

ISBN 978-2-13-057230-5
ISSN 0768-0708

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2008, décembre

© Presses Universitaires de France, 2008
6, avenue Reille, 75014 Paris

LA BIOLOGIE ET LA PSYCHOLOGIE :
LES « CLEFS DE CONTACT »
DU DYNAMISME VITALISTE BERGSONIEN¹

par Magda COSTA CARVALHO

Notre réflexion aura pour point de départ l'alliance scientifique et métaphysique sous-jacente au projet bergsonien, en particulier en ce qui concerne les deux sciences que Bergson a choisi comme « démarrage » pour sa philosophie : la psychologie et la biologie. Nous essaierons de montrer jusqu'à quel point ces deux perspectives ont joué un rôle décisif dans la façon dont le philosophe a conçu le dynamisme évolutif qui traverse tout le monde naturel : d'une part, selon une perspective *extérieure* à l'œuvre de l'auteur, en ce qui concerne les configurations spécifiques du savoir au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e ; d'autre part, d'après une dimension *intérieure* à la propre pensée bergsonienne, en accord avec les exigences spéculatives dictées par les notions et les positions de son interprétation de la réalité.

L'histoire des antécédents de la philosophie de Bergson se raconte facilement, comme d'ailleurs lui-même le fait à diverses reprises³ : en tant qu'étudiant de doctorat, le jeune Bergson s'est occupé d'études de méca-

1. Cette étude a été effectuée grâce à une bourse de doctorat attribuée par la Fondation portugaise pour la science et pour la technologie (Fundação para a Ciência e a Tecnologia).

2. Cf. F. Worms, *Bergson ou les deux sens de la vie*, Paris, PUF, 2004, p. 21.

3. Cf. H. Bergson, *Œuvres*, Paris, PUF, Éd. du Centenaire, 2001, p. 1541-1543 ; *ibid.*, *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 765-766 ; *ibid.*, *Correspondances*, Paris, PUF, 2002, p. 91-92.

nique. En se focalisant particulièrement sur la notion de « temps », il s'est rendu compte de l'insuffisance des explications mathématiques. En considérant que la juxtaposition d'unités de mesure, grâce auxquelles la mécanique traduisait les phénomènes temporels, laissait de côté le plan intime de la durée réelle et concrète, Bergson a reconduit ses efforts sur la recherche du point de vue qui lui permettrait de saisir la véritable succession qui garantit que chaque moment est unique, non répétable et intimement dépendant du flux intime qui le parcourt. Le philosophe recherchait la vision qui envisageait la réalité comme mouvement continu d'états dont l'interpénétration crée, à chaque instant, un horizon renouvelé de virtualité et d'actualité. Ce fut de cette manière que, derrière l'insatisfaction face à un langage scientifique abstrait, prit peu à peu forme la nécessité de rencontrer l'écoulement et la présence du passé dans le présent, la compénétration et l'interdépendance profonde entre le temps et l'invention constante de nouveauté du devenir, la manière dont la durée « mord sur les choses et y laisse l'empreinte de sa dent »¹.

De cette façon, le philosophe a compris qu'il était nécessaire de remplacer la lecture de fond mathématique par une nouveauté scientifique que Bergson connaissait mais qui, jusqu'alors, n'avait pas capté sa sympathie : la psychologie. La relation de Bergson avec ce domaine scientifique avait commencé par ce que l'auteur lui-même nomme, dans une lettre de 1926, du « dédain »². C'est avec ce sentiment que Bergson affronta, concrètement, l'épreuve orale de l'agrégation, présentée ici même à l'École normale supérieure en 1881, où, avec un grand malaise, il a dû faire un discours sur la valeur de la psychologie de l'époque devant un jury présidé par F. Ravaisson.

Cependant, malgré cet antécédent, près de huit ans plus tard, et alors que Bergson a déjà découvert la faible portée explicative des sciences abstraites, la situation s'inverse et la philosophe construit sa thèse de doctorat sur un vaste patrimoine de réflexions à propos de quelques orienta-

1. *EC*, p. 46.

2. Dans une lettre à J. Chevalier, datée du 2 mars 1926, Bergson affirme : « Vous dites que je "haïssais" la psychologie : "dédaignais" serait plus exact », *Correspondances*, Paris, PUF, 2002, p. 1178.

tions de la psychologie de son temps. Sans prétendre entrer dans l'analyse détaillée d'une possible psychologie bergsonienne¹, nous chercherons à réfléchir sur la fonction jouée par cette perspective scientifique dans la pensée philosophique de l'auteur, d'une part en tant que point d'appui architectonique, d'autre part en tant que catalyseur et déclencheur de son dynamisme vitaliste.

Parallèlement, nous identifierons comme second point d'appui de sa philosophie un autre domaine scientifique qui rassemblait diverses disciplines et qui, à l'instar de la psychologie, avait formellement été constitué au début du XIX^e siècle : les sciences biologiques. La familiarité de Bergson avec des champs d'études aussi divers comme la paléontologie, l'embryologie ou aussi bien l'entomologie devient aussitôt explicite si l'on parcourt le vaste ensemble d'exemples scientifiques avec lesquelles l'auteur colorie au fur et à mesure les pages de ses ouvrages, spécialement *L'Évolution créatrice*. Cependant, l'importance des « sciences de la vie » dépasse le simple plan illustratif, offrant, soit à l'auteur, soit au lecteur, des moments d'heuristique philosophique.

Pour revenir à notre point de départ, dans la perspective de la philosophie des XIX^e et XX^e siècles, l'importance de la psychologie et de la biologie dans la pensée bergsonienne résultèrent en partie du statut de nouveautés scientifiques que ces savoirs retenaient à cette époque. La psychologie proposait de nouveaux chemins de découverte dans les recoins de la psyché humaine et promettait de dévoiler des facettes de la nature humaine jusqu'alors profondément inconnues. De son côté, les sciences biologiques continuaient à surprendre avec un vaste ensemble de découvertes empiriques à propos des structures et du fonctionnement des êtres vivants, supportées par des avancées incroyables également au niveau des techniques de recherche. Cependant, le choix de ces deux domaines, comme de piliers de la vision scientifique-métaphysique bergsonienne, peut également être fondé du point de vue interne à cette pensée, comme résultant de la manière dont l'auteur a composé graduellement sa perspective philosophique.

1. Sur le parcours de Bergson à travers les réflexions psychologiques, cf. J. Carroy *et al.*, *Histoire de la psychologie en France. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, La Découverte, 2006, p. 102-109.

Cette idée nous paraît suggérée, à propos de la psychologie, dans une affirmation dans laquelle Bergson distingue son parcours de celui de William James, affirmant : « James, lui, part de la psychologie : il est psychologue né. Son admirable *Stream of Thought*, publié d'abord fragmentairement sous la forme d'un article sur quelques omissions de la psychologie introspective, procède en partie d'une critique de la psychologie associationniste. Je suis arrivé à la psychologie, mais n'en suis pas parti. En somme, jusqu'au moment où j'ai pris conscience de la durée, je puis dire que j'ai vécu à l'extérieur de moi-même. »¹ Plus que d'adhérer au paradigme du savoir qui caractérisait l'époque historique dans laquelle il s'insérait, Bergson trouva au long de la construction de sa philosophie la nécessité de fonder le dynamisme vitaliste universel sur un plan psychologique et sur un plan biologique.

La relation entre ces deux plans se base sur une profonde interdépendance et même complémentarité. L'assomption du point de vue biologique dans *L'Évolution créatrice* n'a pas représenté un changement de registre par rapport aux ouvrages antérieurs de l'auteur, mais plutôt ce que lui-même désigne comme un « agrandissement » du domaine de la vie intérieure comme « premier champ d'expérience »². La note finale de l'introduction et les premières pages de *L'Évolution créatrice* décrivent précisément le passage de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* et de *Matière et Mémoire* aux longues investigations de l'auteur dans les études empiriques des diverses sciences des phénomènes vitaux.

Après avoir reconstitué les pas du parcours historique qui conduisit Bergson des contenus de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* jus-

1. H. Bergson, *Œuvres*, Paris, PUF, Éd. du Centenaire, 2001, p. 1542. Dans ce sens, Bergson affirmait déjà en 1905, à T. Ribot : « Mais, en se reportant aux textes, on verrait sans peine que la description du "stream of thought" et la théorie de la "durée réelle" n'ont pas la même signification et ne peuvent se rattacher à la même origine. La première a une origine et une signification nettement psychologiques. La seconde consiste essentiellement en une critique de l'idée de *temps homogène*, telle qu'on la trouve chez les philosophes et les mathématiciens. [...] On pouvait partir de cette psychologie [d'introspection] et l'élargir en philosophie : c'est, si je ne me trompe, la marche qu'a suivie W. James. J'ai fait le chemin inverse. Approfondissant certains concepts philosophiques aux contours bien définis, je les ai vus se fondre en quelque chose de fuyant et de flou, qui s'est trouvé être du psychologique » (lettre du 10 juillet 1905, in *Mélanges*, p. 658).

2. « DPP », in *PM*, p. 98.

qu'aux options de *L'Évolution créatrice*, nous chercherons alors de façon interne, du point de vue des notions sur lesquelles est construite sa pensée, la manière dont la psychologie et la biologie se constituent comme des axes structurants pour la pensée de l'auteur.

L'entrée dans la nature intime de la vie de l'Univers s'est sédimenté sur la notion de durée, déjà acceptée depuis la thèse de doctorat comme fond de la vie de la conscience. Que se passait-il, alors, hors de la conscience, au-delà de la vie intérieure vécue par le sujet ? Bergson applique les mêmes principes et conclusions que dans ses premiers ouvrages au fond animique présent dans les autres êtres naturels. Dans ces conditions, il n'abandonne jamais le registre psychologique, cherchant, au contraire, à mettre en évidence que le « moi », déjà proposé depuis 1889, ne se trouve pas enfermé de manière solipsiste dans l'intimité de sa conscience. Le noyau de la pensée de l'auteur n'a souffert, ainsi, aucun déplacement, et Bergson maintient l'interprétation de la vie du point de vue psychologique, celui-ci mettant en évidence une progression continue de nouveauté et d'imprévisibilité, une interpénétration constamment créative et créatrice. Le pas franchi par *L'Évolution créatrice* a consisté dans l'élargissement de la conception du cadre d'action et d'influence de la durée, celle-ci cessant d'être comprise uniquement comme « l'étoffe même de la vie psychologique »¹ et projetant sa portée à l'échelle vitale cosmique. Comprise maintenant comme « l'étoffe même de la réalité »², la durée a permis à Bergson d'envisager la nature psychologique de la vie du tout et a ouvert le chemin à la notion-image la plus fameuse de sa pensée : l'« élan vital ». Les sciences biologiques ont permis de découvrir l'élan en tant qu'effort commun originaire, s'imposant ainsi comme des points d'appui scientifiques fondamentaux de la philosophie bergsonienne d'inclination vitaliste.

Or, pour Bergson, trouver l'élan comme énergie créatrice de toutes les manifestations de la vie, dont le principal attribut est la durée réelle³, signifiait découvrir la « positivité vraie »⁴. Non dans le sens d'une multipli-

1. *EC*, p. 4-5.

2. *EC*, p. 360.

3. *DS*, p. 119.

4. *EC*, p. 209.

cité quantitative de choses et d'être distincts, mais en tant que continuité ininterrompue de l'écoulement de l'être, en tant que multiplicité indistincte. Cette authentique positivité survient comme inversion de ce qui, jusqu'alors, était apparu comme positif au physicien, dit Bergson, rendant clair pour le lecteur le fait que l'auteur nous place ici aux antipodes de la positivité comtienne. Bergson définit la positivité authentique en termes psychologiques et affirme qu'elle sera à la portée de la philosophie quand cette dernière se constituera comme une cosmologie qui sera une « psychologie retournée ». Le sens de cette étrange expression bergsonienne, de cette « psychologie retournée », nous paraît résider dans la conception d'une lecture du réel orientée par les données et les faits de la conscience, mais non dans une dynamique intérioriste qui maintient ses limites dans les frontières de la psyché individuelle, se limitant à la pratique introspective. Une cosmologie comme psychologie retournée sera une lecture garantissant une libre circulation entre la conscience et le tout, préparant et fondant la communication entre la vie du moi et le reste des êtres vivants, n'ayant pas comme unique objectif un approfondissement de plus en plus grand de l'intériorité singulière du sujet, mais instaurant l'ouverture entre la conscience et le monde.

C'est ce passage entre la vie vécue par la conscience et la vie extérieure à elle qui constitue le point décisif par lequel la philosophie bergsonienne dilate son objet d'étude, s'irradiant en direction de l'Univers et, postérieurement, également en direction de Dieu¹. Le fil conducteur responsable de ce passage réside dans la durée, dans la continuité successive qui se constitue comme pénétration constante du passé dans le présent.

La durée est présente dans les systèmes d'objets matériels, affrontés de façon isolée². Cependant, si dans les cas comme celui du sucre qui fond dans l'eau – systèmes partiels artificiellement découpés que la science isole et explore – nous assistons à l'écoulement de la durée, c'est

1. Domaine que Bergson commence à aborder synthétiquement dans *L'Évolution créatrice*, mais qui ne sera exploré intégralement qu'en 1932, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*.

2. *EC*, p. 11.

seulement parce que, en dernière instance, ils sont intégrés dans l'ensemble de la réalité. En bonne rigueur, dit Bergson, c'est l'Univers dans son ensemble qui dure, c'est lui le sujet de la succession concrète, et non chaque chose matérielle prise de façon isolée. Et cela même, parce que ces « choses » que nous tenons à isoler n'existent pas en tant que telles, étant uniquement des exigences que l'action réclame de l'intelligence et des sciences exactes.

Mais, et les êtres vivants pris isolément ? Durent-ils à l'instar des êtres conscients ?

Pour Bergson, avec l'arrivée dans le domaine biologique, s'instaure un registre différent du domaine physique. Les êtres vivants sont traversés par une intériorité constituante, par une continuité indivisible qui articule ses moments passés et les prolonge dans le présent, d'une façon absolument irréversible. Si les événements isolés artificiellement dépendent à peine du moment précédent, les êtres vivants sont d'abord une espèce de mémoire organique puisque leur évolution dépend de la confluence de toute leur histoire passée dans le moment présent. Dans le domaine organique de la vie, au contraire de ce qui se passe avec les systèmes mécaniques abstraits, le temps ne constitue pas une variable indépendante. C'est ce que, selon Bergson, présentent certaines études d'embryologie et d'anatomie, démontrant l'existence dans les êtres vivants d'une cause intérieure continue indéterminée et ininterrompue consistant dans un changement permanent de forme¹.

Nous savons, pourtant, qu'il existe de la durée en dehors de nous, dans la vie concrète et réelle de l'Univers. Néanmoins, si la philosophie, telle que la conçoit Bergson, doit suivre le mouvement psychologique de la vie de la conscience en direction de la durée universelle, comment pénétrer dans le domaine matériel des êtres et des phénomènes vitaux extérieurs à nous ? Comment faire de la « psychologie retournée » la cosmologie que la pensée bergsonienne recherche ?

Bergson affirme que, en étudiant biologiquement le comportement évolutif des êtres organiques, nous sommes amenés à les rapprocher du flux qui passe par la conscience parce que d'une part les êtres organi-

1. *EC*, p. 18-20.

ques, d'autre part la conscience s'identifie avec une continuité où la succession continue de périodes de durée fait apparaître un moment de nouveauté unique et incommensurable¹. La proposition de Bergson se focalise, donc, dans la connaissance et la sagesse intuitive en tant que garantie de la correspondance entre la vie de la conscience et la vie extérieure. Et, comme il avait déjà affirmé en 1903, dans l'« Introduction à la métaphysique », « on n'obtient pas de la réalité une intuition, c'est-à-dire une sympathie spirituelle avec ce qu'elle a de plus intérieur, si l'on n'a pas gagné sa confiance par une longue camaraderie avec ses manifestations superficielles »², c'est-à-dire avec les données recueillies par les sciences positives. Cette complémentarité entre la portée de l'intuition et le travail préparatoire fondamental de l'intelligence est, d'ailleurs, clairement réaffirmé en 1909, deux ans après la publication de *L'Évolution créatrice*, dans une lettre : « La méthode que j'appelle intuitive ne peut entrer en jeu qu'après l'accumulation d'une quantité considérable d'information positive ; et elle réclame un effort tout nouveau pour chaque nouvel ordre de problèmes. »³ L'interdépendance entre l'accumulation d'un patrimoine de données positives empiriques et l'efficacité de l'intuition souligne clairement le « positivisme spiritualiste » accueilli par la pensée bergsonienne. Selon cette expression, rendue célèbre par la « prophétie » de F. Ravaisson en 1867⁴, la présence universelle de l'esprit doit se conjuguer, inévitablement, avec les données positives de la réalité. En fait, on ne peut pas arriver à l'effort vital présent dans l'Univers sans les instruments de la science. Sinon, pourrions-nous demander, pourquoi Bergson aurait-il lui-même déployé tant d'efforts dans l'étude des sciences ?

1. *EC*, p. 27.

2. « IM », in *PM*, p. 226.

3. *Correspondances*, p. 278. Il est curieux qu'en 1934, Bergson affirme dans une lettre à H. Gouhier : « C'est par erreur qu'on m'a classé parmi les contempteurs de la science et de l'intelligence ; mais peut-être suis-je un peu responsable de cette erreur, car j'ai toujours insisté sur le côté intuition [...] qui me paraissait avoir été négligé par les philosophes, alors que je m'étais moins sur ce qui était admis par tout le monde pour la connaissance de la matière, pour la science proprement dite, pour l'intelligence », *Correspondances*, p. 1470.

4. F. Ravaisson, *La philosophie en France au XIX^e siècle (1867) suivi du Rapport sur le prix Victor Cousin (Le scepticisme dans l'Antiquité) (1884)*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1904, p. 275.

Il s'agit uniquement, en ce qui nous concerne, d'indiquer à quelle science se réfère Bergson, en particulier en 1907, quand il publie *L'Évolution créatrice*, ouvrage que nous célébrons dans ce Congrès. Cette activité scientifique qui, selon l'auteur, peut éventuellement découvrir l'absolu dans la matière ne pourra certainement pas obéir exclusivement aux canons mathématiques, du fait de l'imperméabilité des sciences exactes face à la durée des états concrets des événements. Elle sera, alors, de matrice biologique, dans le sens vaste du « *bios* », c'est-à-dire des « sciences de la vie » telles que la psychologie et la biologie, de manière à traduire le caractère mouvant de la réalité, la virtualité qui traverse les tendances vitales, la façon dont « la vie déroule une *histoire*, c'est-à-dire une succession où il n'y a pas de répétition, où tout mouvement est *unique* et porte en lui la représentation de tout le passé »¹. Ces sciences s'occuperont, d'abord, de la matière, indéniablement, et elles ouvriront vers le mouvement vital, respectant la thèse bergsonienne selon laquelle la matière est non seulement *l'obstacle*, mais aussi *l'instrument* et le *stimulant* de l'effort vital, d'après une affirmation de la conférence de 1911, « La conscience et la vie »². En conséquence, dit Bergson, la philosophie intuitive doit se représenter la vie du corps « sur le chemin qui mène à la vie de l'esprit »³.

C'est dans ce sens que nous parlons de la psychologie et de la biologie comme des « clefs de contact » du dynamisme vitaliste bergsonien. Bien que Bergson soit parti du concept mécanique du « temps », ce fut la découverte du plan de la durée intérieure, de matrice psychologique, qui a provoqué la combustion nécessaire pour la construction de son dynamisme. Simultanément, le fait de trouver l'imprévisibilité positive de la durée dans l'impulsion vitale qui traverse tous les êtres organisés, plaçant l'élan à l'origine évolutive de l'Univers, a déclenché l'aspect vitaliste de la proposition bergsonienne et a fondé le bergsonisme sur le plan proprement biologique. La cosmologie en tant que psychologie retournée est née d'une alliance incontournable, tout au long des divers ouvrages de

1. *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 1146.

2. « CV », in *ES*, p. 22-23.

3. *EC*, p. 269.

Bergson, entre des faits scientifiques et des concepts métaphysiques. Cette alliance vient, d'ailleurs, attester la présence d'une philosophie intégrale, c'est-à-dire « embrassant la totalité du réel »¹, dans laquelle les faits de la science et les idées de la métaphysique se fécondent et se complètent constamment, de telle façon qu'on ne peut pas avoir l'une sans l'autre.

Magda Costa Carvalho.

1. *EC*, p. 355 : « Une philosophie d'intuition sera la négation de la science, tôt ou tard elle sera balayée par la science, si elle ne se décide pas à voir la vie du corps là où elle est réellement, sur le chemin qui mène à la vie de l'esprit. »